

humaines, aura-t-il à entendre dans sa conscience, ce cri honteux et déchirant : j'ai flétri des âmes, ma plume a été un instrument d'erreur et d'infection pour la société.

Le génie, ou simplement le talent, c'est dans les desseins de Dieu qui le donne, un sacerdoce qui prêche la vérité, et dont les œuvres ont une sorte d'efficacité sacramentelle qui produit dans les cœurs l'amour de la vertu ; mais il peut devenir un ministère satanique, qui, en portant à goûter le fruit défendu, prépare la mort morale à ceux qui s'en nourrissent.

Et puis, indépendamment du fond des œuvres littéraires, la forme n'est pas indifférente au point de vue moral. Il y a un beau réel, absolu ; c'est un effet de l'ordre, de l'harmonie établie par le Créateur de toutes choses ; c'est, je l'ai déjà exprimé, ce qui doit attirer les esprits et les cœurs vers la vertu, vers le bien, dont il est la splendeur. Or, un écrivain peut employer certaines formes piquantes qu'agrément la légèreté des esprits et la mollesse des cœurs ; elles excitent une admiration qu'une raison droite et élevée devrait leur refuser ; elles produisent une satisfaction plutôt sensuelle qu'intellectuelle, qui nuit à la rectitude et à la force de l'esprit : elles pervertissent le goût. Mais celui qui trouve la beauté où elle n'est pas, saurait-il distinguer la vérité de l'erreur ? Faussée dans une de ses facultés, l'âme ne tarde pas à l'être dans les autres. L'attrait pour des productions frivoles ôte à l'intelligence sa vigueur ; et l'écrivain qui ne cherche qu'à émouvoir fortement, sans s'occuper de l'effet moral de l'impression qu'il produit, tient ses lecteurs dans une agitation de l'imagination et du cœur, qui ôte ce calme où il faut être, pour recevoir la lumière de la vérité et l'impulsion à la vertu, qui ne peut venir que du ciel. Aussi un grand poète, Shakespeare, je crois, a dit : ôter à l'homme le goût du beau réel, c'est un plus grand crime que de lui ôter la vie.

Il est un principe sous l'influence duquel beaucoup d'œuvres littéraires ont été faites dans notre siècle : l'art pour l'art. C'est-à-dire que l'art est sa propre fin à lui-même : il n'a aucun but moral, social : s'il donne une jouissance, s'il excite une admiration, qu'elle soit légitime ou non, il a obtenu tout ce à quoi il devait tendre. Une société qui subirait sans pro-